

Kamal Hachkar, mémoires ressuscitées

Kamal Hachkar, Franco-marocain natif de Tinghir, petite ville de l'Atlas, a été bercé par les récits de ses grands-parents... Il découvre que certains berbères étaient juifs, d'autres musulmans, et que tous vivaient en harmonie. Adulte, il part alors à la rencontre de cette mémoire enfouie et réalise "Tinghir-Jérusalem, les échos du Mellah", un film documentaire dans lequel il exhume une part de cette histoire.

propos recueillis par Hajar Dehhani

FDM : Depuis sa diffusion, votre film suscite le débat. On l'accuse de normalisation des relations avec Israël. Qu'en pensez-vous ?

Kamal Hachkar : Ce qui m'importe, ce sont ces milliers de messages de soutien me disant que j'ai comblé un vide de notre histoire. Une histoire qu'on ne peut pas nier, ni effacer d'un revers de main. Pour moi, ces gens-là sont des obscurantistes, des idéologues et des manipulateurs de la question palestinienne. Si ça se trouve, ils n'ont même pas vu le film et ont juste réagi au mot Israël et s'en sont offusqués. C'est dommage ! On sait très bien qu'il y a une communauté juive extrêmement importante qui est restée très attachée au Maroc. Par conséquent, nous ne pouvons pas couper les liens avec elle sous prétexte qu'elle est en Israël. Ça ne veut pas dire pour autant qu'on ne défend pas les Palestiniens et leur Etat. Je suis personnellement contre la colonisation et contre le gouvernement israélien d'extrême droite, mais je ne mets pas tout le monde dans le même sac ! Et puis, il ne faut pas oublier que c'est une œuvre artistique avant tout, où on parle du Maroc et de sa culture dans un environnement spécifique qui est ce petit village de l'Atlas où les gens, qu'ils soient musulmans ou juifs, n'ont pas oublié leur destin commun. Au contraire, ils ne cessent de

le transmettre à leurs enfants, et c'est ce qui compte le plus à mon avis.

Avez-vous retrouvé cette envie de transmettre cette mémoire même en Israël ?

Bien sûr ! Même s'il y a un vrai travail à entamer avec les nouvelles générations. C'est la raison pour laquelle les documentaires comme le mien sont extrêmement importants. C'est d'abord un film universel, qui s'adresse à tout le monde, avec des thématiques autour de l'exil, l'absence, la perte... Les plus beaux compliments qu'on m'ait

des femmes de confessions différentes étaient unis par une culture commune et qu'ils sont arrivés à vivre ensemble, avec des hauts et des bas, comme dans n'importe quelle société. Ce film est un acte d'amour pour mon pays.

Pourquoi avez-vous choisi de faire ce documentaire de manière si personnelle ?

C'est un documentaire d'auteur. Je voulais m'impliquer parce que c'est un sujet qui me touche en premier lieu. Cette histoire d'exil, je l'ai également vécue d'une

**“MON BUT EST DE FAIRE OBSTACLE À CES
OBSCURANTISTES QUI VEULENT EFFACER CE
PAN DE NOTRE HISTOIRE.”**

faits sont issus de gens qui ne sont ni musulmans, ni juifs, ni Marocains. Ils ont simplement été bouleversés par l'histoire de ces personnes qui ont été, à un moment donné, arrachées à leur terre natale. L'autre objectif, c'était que les jeunes Marocains et les jeunes Israéliens d'origine marocaine se réapproprient leur histoire. C'est important qu'on n'oublie pas qu'il fut un temps, au Maroc, où des hommes et

certaine manière en quittant le Maroc avec mes parents, alors que je n'avais que six mois. Mais depuis, j'ai continué à avoir un lien très fort avec mon pays. J'arrive ainsi à m'identifier et à avoir une empathie pour ces juifs qui, eux, quittaient définitivement le pays. Je me demandais comment il était possible de s'arracher à sa terre, à sa culture, et de s'intégrer à un autre univers complètement différent.



Le film raconte aussi mon propre parcours d'enfant d'immigrés, tout simplement. J'emmène les téléspectateurs avec moi dans un voyage des identités entre le Maroc et Israël. J'aurais pu effectivement me détacher complètement du sujet, mais je crois que ce qui fait la force de ce film, c'est qu'il soit porté par un Franco-marocain qui est maintenant très bien dans ses deux identités, même si cela n'a pas toujours été le cas. Ce sont d'ailleurs tous ces questionnements identitaires qui m'ont poussé à faire ce film. Le fait d'être à la fois très à l'aise dans mon identité française ainsi que dans mon identité marocaine m'a donné une liberté totale de traiter ce sujet-là de mon point de vue qui est, je pense, celui de plein de gens. Ce film a suscité une vraie libération de la parole. C'est salutaire puisque ça permettra peut-être enfin de s'approprier cette histoire et de la regarder en face, sans tabou.

Le film foisonne de moments émouvants. Quel est celui qui vous a le plus marqué ?

C'est en Israël, cette rencontre spontanée avec Yaâkout, une Casablancaise, alors que je mettais en scène ma recherche de Hanna Chmouyane. J'ai toqué à une porte et c'est Yaâkout qui m'a ouvert. Au début, elle était un peu méfiante, mais quand je lui ai dit que j'étais un musulman du Maroc, une libération extraordinaire de la parole

s'est opérée. A ce moment-là, tous ses souvenirs sont remontés et elle avait un discours politique très fort pour une Marocaine vivant en Israël ; où la terre appartient à tout le monde selon elle. C'est le réel qui m'a explosé en pleine figure et je l'ai pris comme un cadeau. Elle m'a ensuite accompagné chez d'autres femmes qui ont chanté l'Ahidous en racontant les difficultés qu'elles ont rencontrées à leur arrivée en Israël et la manière dont elles ont été maltraitées. J'avais l'impression d'être avec mes grand-mères finalement, et pour moi, ce sont les deux séquences les plus émouvantes du film.

Aura-t-on l'occasion de revoir le film ailleurs que sur 2M ?

C'est important pour moi que ce film soit vu par les Marocains, et le meilleur média était 2M de par sa force de frappe. Pour la chaîne aussi, je pense que cette idée de défendre un Maroc pluriel aux identités multiples était primordiale. Sinon, le film a été sélectionné, fin avril, en compétition au Fidadoc, le festival du documentaire d'Agadir. Il sera aussi projeté au Festival International du Film sur les Droits Humains à Rabat en juin. Parallèlement, il y a plein de structures, d'universités et de centres culturels qui veulent également le diffuser. Mon objectif est d'ailleurs que ce travail devienne un

instrument de débat et de réappropriation de notre mémoire collective. Mon projet est d'arriver à organiser des milliers de séances dans les établissements scolaires et les universités pour faire obstacle à ces obscurantistes qui veulent absolument effacer ce pan de notre histoire.

Un retour au Maroc serait-il envisageable ?

J'ai un lien très fort avec le Maroc et j'ai de plus en plus envie de rentrer m'installer ici ; surtout en ce moment et dans ce contexte politique caractérisé par la montée des extrémistes religieux et des obscurantistes, de ceux qui instrumentalisent la religion au service de la politique. Je pense qu'il y a un vrai combat d'idées à mener, à la loyale et de manière démocratique. J'ai également envie de contribuer au développement de mon pays. Je pense que c'est maintenant qu'il faut être là pour défendre cette pluralité. J'ai d'autres projets de films, toujours autour de la mémoire et de la transmission. L'idée est d'utiliser l'art pour diffuser des idées de vivre ensemble, d'acceptation de l'autre et de tolérance. Je pense qu'on peut être très fiers de notre héritage et qu'il faudrait en faire un pont. C'est ça le vrai combat à mener aujourd'hui ! C'est aux artistes et aux intellectuels de monter au créneau pour défendre les couleurs de ce Maroc tolérant et ouvert au monde. ■